

SOUVENIRS DE SAVOIE

ANNECY



Le soleil éclairait de ses premiers rayons les cimes abruptes du massif des Bauges, lorsqu'un matin de septembre, je quittai les rives mélancoliques du Bourget pour aller visiter Annecy et son lac aux plages hospitalières et riantes.

Comme en un gigantesque cinématographe se déroule, à travers la portière du wagon, un admirable paysage : collines verdoyantes au sommet desquelles se dressent les tours démantelées d'anciennes forteresses ; étroites vallées que sillonnent de sinueux cours d'eau, étincelants sous le soleil ainsi que des rubans d'argent. Bientôt, nous entrons dans le département de la Haute-Savoie. Non loin de la station de

Rumilly se trouvent le village de Saint-Félix, qui se glorifie d'être le berceau de l'illustre évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup, et un sanctuaire dédié

à *Notre-Dame de l'Aumône*. Des vestiges d'une chapelle du ^{xiii}^e siècle prouvent l'ancienneté de cette dévotion à la Mère de toute Charité.

Écumant, grondant, tourbillonnant sur son lit de roches, voici le Fier qui s'en va porter le tribut de ses ondes au Rhône. Près de Lovagny, il bondit au fond de gorges si fantastiques qu'elles sont un but d'excursion pour les touristes. Une grille de fer en défend l'entrée contre toute velléité de curiosité gratuite. Une étroite passerelle s'accroche aux parois de la montagne, qui semble avoir été ouverte sous l'effort d'un géant. Tout au fond de l'abîme mugit le torrent. Mais à la fonte des neiges, ou parfois lorsque de grands orages grossissent ses mille petits affluents, le Fier emplit en quelques instants l'étroite gorge, et un frisson me saisit en regardant les marques de la dernière crue bien au-dessus de ma tête. Dans leurs ascensions, les eaux frémissantes ont sculpté les roches, leur donnant toutes sortes de formes, que les guides ont baptisé suivant d'approximatives ressemblances. Après avoir parcouru deux cent cinquante mètres dans une demi-obscurité, nous atteignons enfin l'extrémité de cette gorge sinistre où les rayons du soleil ne parviennent pas à se glisser, et, soudain, nous nous trouvons en pleine lumière, au milieu d'un amas de

pierres grises qu'on appelle la *Mer de Rochers*.

Dominant cet océan de pierres, se dresse, au sommet de la montagne, un donjon du *xiv^e* siècle. C'est le château de Montrottier. Une grande pièce appelée la *salle des chevaliers* a conservé absolument intacts une belle cheminée et un superbe plafond de la Renaissance.

Les quelques kilomètres qui séparent Lovagny du chef-lieu du département sont vite franchis. Me voici au but de mon pèlerinage, car le souvenir de saint François de Sales a été pour beaucoup dans mon excursion à Annecy. L'aimable saint était bien dans son cadre sur les bords enchantés de ce beau lac aux eaux limpides, que ne bouleversent pas, comme son voisin le Bourget, de soudaines tempêtes.

En sortant de la gare, je me trouve en plein quartier neuf; des rues tirées au cordeau, dans lesquelles s'alignent de loin en loin des maisons toutes blanches, sans aucun caractère. La rue du Pâquier offre seule un certain intérêt avec ses maisons à arcades; au hasard, je m'engage dans une rue transversale. En quelques minutes, le décor change, je suis dans la vieille ville dont l'aspect ne s'est guère modifié depuis le temps où saint François de Sales l'habitait. Le canal du Thioux la traverse comme autrefois et les rues qui le bordent sont si étroites, les maisons à arcades ont de si larges toits, que c'est à peine si le chaud soleil savoyard parvient à jeter quelques paillettes sur ces eaux assombries, qui s'en vont paresseusement rejoindre les ondes bleues du lac, étincelant et chantant au bout de l'avenue d'Albigny.

Des ponts et des passerelles plusieurs fois séculaires relient les rives entre elles. Quelques constructions, datant du Moyen âge, émergent de ces eaux dormeuses; la plus importante, celle qui offre le plus de souvenirs, est une ancienne maison forte, appelée le Palais de l'Isle. Après avoir appartenu tour à tour aux comtes de Genève, aux de Monthoux, aux ducs de Genevois-Nemours, le palais de l'Isle devint, dans la suite des temps, le siège d'un présidial et une prison; maintenant, il est transformé en établissement de bienfaisance.

Que ne pouvons-nous les interroger ces vieilles murailles verdies! que d'échos elles auraient à nous transmettre! échos de fêtes et de deuils; joyeux propos de soldats et de chasseurs se reposant, en de pantagruéliques festins, de la bataille ou des longues courses à travers monts et vallées... cris de douleur et de désespoir des malheureux torturés par une justice barbare; car on montre encore la salle où se donnait la question, et la petite chapelle où les condamnés passaient leur dernière nuit...

Elles nous rediraient peut-être, ces pierres noircies par le temps, les ineffables consolations que saint François de Sales adressait aux prisonniers, comment il savait arracher à la désespé-

rance ces pauvres âmes de criminels et les ramener à Dieu.

Il n'était encore que prévôt de la cathédrale, lorsqu'un jour il descendit dans ces sombres geôles pour y visiter un condamné à mort. L'exécution devait avoir lieu assez loin d'Annecy, sur le théâtre même du crime. Ce voyage, en compagnie du bourreau, était un supplice de plus ajouté à l'expiation suprême. Compatissant comme le Bon Pasteur, saint François de Sales eut pitié du criminel, il voulut adoucir l'horreur de sa lente agonie et le voilà, lui, le futur prince de l'Eglise, se faisant l'aumônier de ce mauvais larron qui blasphémait, et l'accompagnant, Cyrénéen volontaire, jusqu'à l'extrémité du diocèse, l'aidant à porter sa lourde croix, lui montrant le ciel derrière la mort ignominieuse. Quand il le quitta, lui donnant le baiser de paix, il le laissa réconcilié avec Dieu et acceptant, résigné, la cruelle expiation.

Du palais de l'Isle, des ruelles tortueuses escadent la pente assez rapide qui conduit à l'ancien château construit, aux *xv^e* et *xvii^e* siècles, par les Genevois-Nemours, branche cadette de la maison de Savoie. Les canons, ciselés comme des objets d'art, ont disparu des embrasures; mais, dans les grandes salles, où se tenaient jadis les hommes d'armes, des fusils et des baïonnettes sont dressés en faisceaux, et de vibrants commandements militaires retentissent à travers la cour d'honneur. Depuis qu'Annecy appartient à la France, le château est devenu une caserne d'infanterie.

Encastré dans les hautes tours, le corps du logis, d'apparence moins sévère, plus moderne, porte la date de 1532. Il fut bâti par Jacques de Nemours, comte de Genevois. C'était un vaillant capitaine qui guerroya *moult bravement* pour son parent et suzerain, le duc Emmanuel Philibert. Il avait épousé la veuve de François de Lorraine, Anne d'Este. Tout le brillant passé de la Renaissance surgit à l'évocation de ces deux noms: Este-Nemours; et il nous semble entendre, mêlée aux cliquetis des épées, l'harmonie des violes rythmant les doux propos; car ces antiques murailles n'abritaient pas alors seulement des soldats. Ces vastes salles, où vont et viennent maintenant les petits fantassins en pantalons rouges, ont vu passer, souriantes et parées, des générations de jeunes femmes et de jeunes filles. Quelques-unes ont échappé à ce naufrage du temps qui engloutit tant de gloires mondaines, et peu à peu, sous l'évocation des souvenirs, voici que les fantômes charmeurs réapparaissent, non plus enveloppés des bandelettes du livre, mais vivantes, agissantes, dans ce splendide paysage, sous ce radieux soleil.

Et comme pour rythmer ma songerie, par les rues étroites, montent de vieux airs d'opéras et de valse que joue là-bas, dans la ville, un orgue de Barbarie. Au risque d'encourir l'excommunication

majeure des grands prêtres de la musique, j'avoue humblement que, lorsque le populaire instrument n'est pas trop enroué par un trop long service, j'aime à l'entendre, dans le lointain, dérouler ces airs familiers, dont les notes bercent tour à tour, les souvenirs ou les rêves... Le

Pour tant d'amour, ne soyez pas ingrate !

de *La Favorite*, qui arrive jusqu'à moi, me rappelle qu'il y a quelques deux siècles, au temps des pourpoints et des fraises, une tendre supplique pareille a dû retentir, ici même, aux oreilles de deux jeunes filles idéalement séduisantes : Jacqueline Favre et Marie de la Roche. La première était fille du célèbre président Favre qui avait l'honneur d'être l'ami de saint François de Sales ; la seconde, du gouverneur d'Annecy. Elles étaient toutes deux *pleines d'esprit et de bonne grâce*, au dire de leurs contemporains. Autour d'elles évoluaient, attentifs et empressés, les brillants gentilshommes de la cour de Savoie ; mais l'un d'eux était plus particulièrement occupé de Jacqueline Favre ; c'était le capitaine Louis de Sales.

Eperdument amoureux, le jeune homme chargea son frère de demander pour lui la main de la jeune fille. M. de Genève, comme on disait alors, présenta la requête fraternelle au président ; celui-ci, au comble du bonheur, transmit aussitôt la flatteuse demande à sa fille, ne doutant pas de son acquiescement.

Mais Jacqueline, un soir de bal, a donné son cœur, elle n'est plus libre de le reprendre ; Monseigneur le sait bien, lui qui a reçu les confidences de ses mystérieuses fiançailles... Au milieu d'une fête, elle a entendu l'appel auquel nul ne résiste... Subjuguée par la voix divine, elle ne saurait plus écouter aucune voix humaine ; tous les enivres de ce monde n'ont plus de charmes pour elle, elle ne veut d'autres parures que le voile noir et la robe de serge des épouses du Christ...

Louis de Sales attendait impatiemment à l'évêché le retour de son frère.

— Eh bien ? demanda-t-il en apercevant l'ambassadeur.

— Eh bien ! mon frère, vous avez un terrible rival.

— A l'exception de Son Altesse, je ne sache pas d'assez hardi pour me la disputer, répliqua le bouillant gentilhomme.

— Oh ! reprit l'évêque avec un fin sourire, ce rival est si grand que vous n'oseriez le regarder en face... C'est Jésus-Christ !

Louis de Sales ne songea pas à disputer sa conquête à Dieu ; il s'inclina devant cette vocation que rien ne lui avait fait soupçonner, et Jacqueline Favre n'était pas encore entrée au couvent qu'il épousait M^{lle} de Cussy.

La jolie Jacqueline fut la première recrue de M^{me} de Chantal ; elle la suivit, avec M^{lle} de Brécard, dans cette pauvre petite maison de la Ga-

lerie, construite au bord du Thioux, dans un faubourg de la ville, et qui fut le berceau de la Visitation.

La soudaine vocation de la fille du président Favre avait beaucoup étonné et très désolé M^{lle} de la Roche. Plus audacieuse que l'amoureux, l'amie essaya de lutter contre l'attraction divine : instances, railleries, elle mit tout en œuvre ; mais Jacqueline demeura inébranlable. Cependant, l'intimité des deux jeunes filles ne fut pas rompue, et M^{lle} de la Roche venait sans cesse voir son amie, passant de longues heures dans le petit cénacle, prêtant le concours de sa merveilleuse voix à toutes les cérémonies qui se célébraient à la chapelle. A son tour, elle fut enveloppée dans le filet que tendaient aux âmes le saint évêque de Genève et M^{me} de Chantal, et, au mois de juillet 1611, elle disait un éternel adieu au monde dont elle était l'idole, et venait s'enfermer à la Galerie.

En même temps qu'elle, une autre « colombe » arrivait au petit colombier du faubourg de la Perrière. C'était Marie-Aimée de Blonay. Celle-ci n'avait jamais trempé ses lèvres à la coupe enchantée des plaisirs de ce monde. La plus douloureuse des épreuves avait enveloppé d'un voile noir sa petite enfance ; toute jeune, elle avait été privée des tendres caresses maternelles. Se refusant à toutes les consolations d'ici-bas, le baron de Blonay, au lendemain de son veuvage, était entré dans les ordres. Après sa consécration sacerdotale, il était revenu dans son château de Saint-Paul, non loin de Genève, pour veiller à l'éducation de ses enfants. « Non seulement, disent les récits du temps, comme père, mais comme prêtre. »

Il était l'intime ami de saint François de Sales, et sa demeure servait de quartier général à l'ardent évêque, lorsqu'il venait évangéliser le Chablais. Ces visites étaient le plus grand bonheur de la petite Marie-Aimée, qui ne se lassait pas de voir et d'entendre l'aimable saint, à un âge où les fillettes préfèrent d'ordinaire s'amuser avec leurs compagnes plutôt que d'assister à de graves entretiens de théologie ou de mysticisme. Grandissant dans cette austère atmosphère, Marie-Aimée n'avait d'autres rêves que le cloître, et c'est avec un indicible bonheur qu'elle vint rejoindre le petit essaim qui se formait sous la direction de M^{me} de Chantal. Elle avait à peine dix-huit ans et M^{lle} de la Roche dix-neuf !... Toutes deux avaient en partage ce qui fait la vie radieuse : beauté, fortune, naissance, et, joyeusement, elles sacrifiaient tous ces dons de la terre pour l'amour idéal du Christ-Jésus...

Tandis que je rêve au miracle, sans cesse renouvelé de ces sublimes immolations, l'orgue de Barbarie continue à dérouler ses airs ; maintenant, c'est *l'Alleluia d'amour*, et les ombres d'un couple « beau comme le jour » passent dans mon souvenir. Je les vois apparaître dans ces fins nuages

d'argent qui courent sur le ciel bleu... Lui s'appelle Bernard de Sales, baron de Thorens... Elle, Marie-Aymée de Rabutin Chantal, *la très Aymée*, comme disait si gracieusement saint François de Sales. Quelle plus émouvante page d'amour que ces deux vies qui n'en firent qu'une! ..

On était précoce au XVII^e siècle; avant sa première communion, Marie-Aymée était fiancée au plus jeune des frères de saint François de Sales. Un mot de M^{me} de Chantal avait fait naître ce projet de mariage. La sainte veuve, toute occupée de l'étude de sa vocation, était venue passer les fêtes de la Pentecôte, à Annecy, « pour y recevoir le Saint-Esprit par l'imposition des mains du bienheureux François de Sales », dit la mère de Changy, l'historiographe de cette union qui devait être si vite brisée.

Très affectueusement retenue par M^{me} de Boisy, la mère de saint François de Sales, M^{me} de Chantal consentit à prolonger son séjour jusqu'après la Fête-Dieu, qui se célébrait à Annecy avec beaucoup de solennité. Elle suivit toute la procession et rentra à l'évêché, extrêmement fatiguée. « Étant fort lasse, raconte la mère de Changy, elle voulut aller à sa chambre pour reprendre un peu d'haleine. Comme elle allait monter l'escalier, plusieurs gentilshommes qui étaient là s'avancèrent pour l'aider; elle les remercia, mais avisant que M. le baron de Thorens, frère du bienheureux évêque, ne laissait pas de la suivre : « Vraiment, reprit-elle en souriant, je veux bien de celui-là pour mon partage. » Ce qu'elle dit tout simplement, sans aucune pensée ni dessein. »

Mais la bonne M^{me} de Boisy y vit, elle, une inspiration de la Providence pour assurer le bonheur du plus jeune de ses enfants, et « elle entra à l'heure même dans une telle passion de ce mariage qu'elle ne laissa pas de repos au bienheureux évêque qu'il n'en eût porté les paroles. » Grande fut la surprise de la baronne de Chantal, en voyant prendre au sérieux un mot adressé, sans y penser, à un tout jeune homme qui lui semblait presque un enfant. Certes, une alliance avec la famille de l'évêque de Genève était faite pour lui plaire, mais elle prévoyait mille obstacles de la part de son père, le président Fremyot, et plus encore de son très peu aimable beau-père, dont Marie-Aymée était la favorite, et qui sans doute ne lui permettrait jamais de s'expatrier.

M^{me} de Boisy ne se laissa pas décourager. Elle avait, comme son fils, une de ces natures doucement indomptable que l'obstacle n'arrête pas, et elle imagina, pour créer des liens d'intimité entre la famille de Chantal et les siens, de demander à la baronne de vouloir bien se charger pendant quelque temps de sa plus jeune fille pour lui faire

terminer près d'elle son éducation. M^{me} de Chantal se prêta avec joie à ce désir de M^{me} de Boisy, et elle revint en Bourgogne avec une fille de plus. Les enfants firent fête à la nouvelle venue; Marie-Aymée surtout se prit inconsciemment d'une très vive tendresse pour cette charmante sœur aînée.

Dans les premiers jours d'octobre, M^{me} de Chantal partit avec sa petite bande pour aller faire les vendanges chez le président Fremyot. Hélas ! à peine est-on arrivé que la pauvre Jeanne de Sales est prise d'une fièvre violente. En quelques heures, elle est à toute extrémité. Affolée, M^{me} de Chantal va jusqu'à offrir sa vie, celle même d'un de ses enfants, pour la guérison de la jeune fille qui lui a été confiée; mais Dieu resta sourd à cette héroïque prière. Dans son désespoir, M^{me} de Chantal, se ressouvenant de la demande que lui avaient faite M^{me} de Boisy et son fils, fit vœu de donner Marie-Aymée à la maison de Sales, pour remplacer autant que possible la charmante et chère fille que l'inexorable mort venait de lui enlever.

Il fallut à l'énergique pénitente de saint François de Sales beaucoup de diplomatie et de volonté pour vaincre les résistances de son entourage. Elle y réussit enfin, et, dès que Marie-Aymée eut fait sa première communion, elle commença à l'initier à son rôle de femme du monde. La fillette répondit à souhait aux sollicitudes maternelles, et on en parlait dans toute la région comme d'une petite merveille d'élégance, de grâce et de charmes.

Ces échos admiratifs arrivèrent jusqu'en Savoie; ils effrayèrent le saint évêque, et le voilà écrivant à M^{me} de Chantal... « ... On m'a dit que vous mettiez fort au monde notre Marie-Aymée. Ne nous la faites pas si brave qu'elle nous dédaigne pour cela... »

Cet effroi ne l'empêche pas, cependant, de s'informer si « ... la chère Marie bien-aimée » porte la coiffure à la mode, qu'on appelait le moule, « car vous savez bien, dit-il en son style imagé, que j'aime les têtes bien moulées, et si cette petite tête est moulée par la vôtre, je l'en chérirai davantage. » Et, avec une condescendance charmante, le pieux évêque ajoute : « Que voulez-vous, il faut bien que les filles soient un petit peu jolies!... »

Marie-Aymée l'était beaucoup, et lorsque, par un radieux jour du mois d'août 1608, M. de Genève vint présenter son frère au château de Monthelon, le baron de Thorens fut absolument conquis.

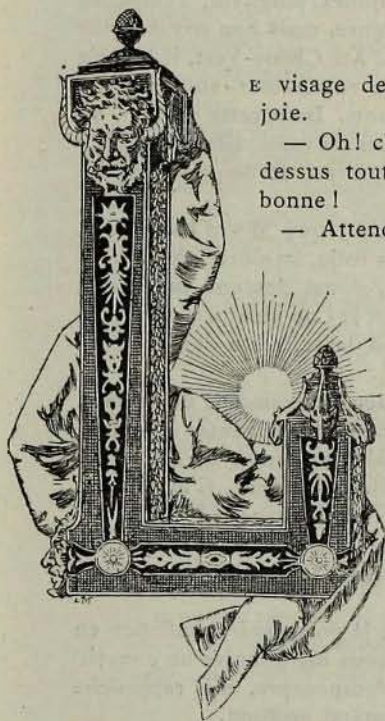
JACQUES DE LA FAYE.

(La suite au prochain numéro.)



PIERRE DE TOUCHE

SUITE



Le visage de Marcia s'éclaira de joie.

— Oh ! c'est ce que j'aime par-dessus tout ! Comme vous êtes bonne !

— Attendez ! Je sais que ce sera très doux de chanter dans la maison de Dieu... Oh ! si une fois encore, maintenant que je l'aime, je pouvais retrouver mes forces et dire ses louanges !... Mais il y a autre chose : vous serez rétribuée.

— Ce n'est pas nécessaire...

— Si, et j'aime que le premier argent que vous employez si noblement, vienne

de sa maison... C'est un salut, organisé dans une chapelle, pour une œuvre de charité... Pour éviter des rivalités de femmes du monde et multiplier les attractions, on s'est adressé à des artistes, l'une d'elles fait défaut au dernier moment, et j'ai promis qu'elle serait remplacée... J'aimerais tant envoyer là une voix pure et un cœur plus pur encore pour le louer !

Elle leva involontairement les yeux, dans un élan aussitôt contenu, puis reprit :

— Sur ce piano, il y a un *O Salutaris*. Je voudrais vous le faire dire comme je le sens, afin qu'il y ait demain quelque chose de moi au pied de l'autel...

Marcia ouvrit le piano, et parcourut le morceau du regard, puis, elle commença à chanter. Rosa ne l'interrompit pas une fois. Mais quand elle eut fini, elle lui demanda le morceau.

— C'est très bien... Ce sera merveilleux... Il faut dire ainsi cette phrase...

Elle modula l'air, et Marcia laissa échapper une exclamation. Sa voix était presque brisée, mais le sentiment était si profond et l'art si admirable

qu'ils suppléaient à la faiblesse du timbre. Puis, Rosa possédait justement ce pouvoir de faire passer dans l'âme des autres ce qu'elle ressentait. Marcia se remit vivement au piano, et redit la phrase avec une fidélité qui n'était pas une servile imitation, mais la compréhension intime du sentiment exprimé.

— Admirablement rendu ! Oh ! comme j'aimerais à faire de la musique avec vous ! C'est moi qui vous donnerai des leçons... Etudiez ce morceau, puis revenez demain le dire une fois avant le salut... Mais j'allais oublier... J'ai une leçon pour vous. Il faudra venir la donner ici, dans un des salons de mon père. Beaucoup d'artistes font ainsi ; la dame dont il s'agit vient de Versailles, et vous demeurez trop loin... Le mardi et le vendredi, de trois à quatre... Naturellement, vous viendrez me voir avant ou après... Ce sera dix francs l'heure, j'ai répondu de vous...

— Dix francs l'heure ! s'écria Marcia interdite. M^{lle} Nanguat, qui m'a trouvé une leçon, a l'air de penser qu'une demi-heure est trop bien payée à raison de trois francs...

— Nanguat n'est pas bienveillante, dit tranquillement Rosa. Vous augmenterez bientôt vos prix... Pour demain, ce sera cent francs...

Quel bonheur inattendu ! Marcia ne savait plus comment exprimer sa joyeuse reconnaissance. Elle montra alors à Rosa la lettre de M^{me} Sarriet, et lui demanda conseil.

Rosa réfléchit :

— Je la connais... C'est une de ces femmes qui ne vivent que pour la musique... Je suis allée jadis à l'une de ses soirées, elle connaît tous les artistes... Ce serait peut-être le début d'une fortune si...

Elle prit les deux mains de Marcia, et la regarda avec attention :

— Il faut être résolue à ne jamais vous laisser éblouir... Vous resterez une vraie femme, n'est-ce pas, ayant l'horreur du bruit, même dans le succès, et prête... oh ! oui, prête à renoncer à cette vie quelque peu enivrante, si un foyer, si le réel bonheur d'ici-bas s'offrait à vous ?...

Marcia se redressa légèrement :

— Si vous saviez comment j'ai été élevée, dit-

elle avec une douceur mêlée de fierté, vous ne vous inquiéteriez pas à mon sujet.

— Oui, oui, mais j'ai vu de près l'entraînement de cette vie d'artiste, qui tue souvent, dans leur germe, les vertus de la femme et de la mère... Pourtant j'ai foi en vous... Néanmoins, vous êtes trop jeune pour aller à ces soirées seule. Votre tante vous y accompagnerait-elle ?

— Oh ! il serait cruel de le lui demander en ce moment !

— Alors, croyez-moi, attendez... Je ne puis supporter l'idée qu'on se méprenne sur vous, qu'on vous discute, — même qu'on vous parle... Je veux vous garder ce que vous êtes : une vraie jeune fille, et une femme du vrai monde... Fiez-vous à moi, et attendez, pour vous faire entendre même dans un salon, le moment où votre tante aura le courage de vous y suivre...

Marcia l'embrassa, promit, et, le cœur léger, alla rejoindre ses neveux aux Tuileries.

XXV

Il y a des scènes qui se gravent dans la mémoire avec tous les détails qui les composent, — soit que ces scènes aient eu sur nos vies une influence décisive et se confondent avec quelque événement heureux ou pénible, destiné à laisser en nous des traces ineffaçables, soit qu'elles marquent simplement une halte dans notre voyage, un moment de paix, de repos au milieu de nos agitations et de nos labeurs, soit, enfin, qu'elles ramènent pour un instant les bonheurs disparus et les douceurs du passé.

Marcia se trouve à l'un de ces moments. Hier a été douloureux, demain peut l'être plus encore ; mais recevoir sous ce toit étranger des figures amies, c'est presque comme une consécration de la nouvelle demeure, et elle sent quelque chose de la gaieté ancienne quand Luc lui offre ses services pour dresser le couvert. Mille petites impressions fugitives, mais douces, traversent sa pensée, pendant qu'elle lui tend les assiettes et les vieux couverts armoriés dont il s'est servi jadis au Chêne-Vert. Si sombre que soit l'avenir pour elle, si désespéré qu'il lui semble, à lui, ils sont jeunes, et peuvent oublier un instant la croix qui charge leurs épaules. Le pli creusé récemment entre les fins sourcils de la jeune fille s'est effacé. Elle redevient la Marcia d'autrefois, et le petit René, après l'avoir contemplée en silence, dit en confidence à Luc :

— J'aime beaucoup quand Cia rit... Je pense que c'est toi qui la fais rire, car maintenant elle pleure toujours quand elle croit qu'on ne la voit pas...

Elle est jolie, la table de Noël. Les vieux meubles prennent un aspect presque joyeux sous la chaude lumière de la lampe, et semblent dire : « C'est nous,

avec les trésors de souvenirs que nous renfermons. » Dans une grande jatte en vieille porcelaine de Chine, il y a du houx et des roses de Noël, rapportées de chez Rosa, avec des poires du petit jardin du colonel, et des bonbons offerts par Luc. Germaine dîne à table, deux poupées dans ses bras. René et Georges écoutent, très attentifs, les histoires du colonel, qui parle volontiers de la guerre de 1870. Paul regarde les bonbons, et aspire à voir arriver le dessert.

Quant à Mme de Laubly, une plaie toujours ouverte, un souvenir toujours poignant, l'empêche désormais d'être heureuse, mais non pas de jouir du plaisir des autres. Au Chêne-Vert, il lui eût paru insupportable de rassembler autour d'elle même de proches parents. Dans cette maison, où son cher absent n'est jamais venu, elle ne sent que la douceur d'être entourée, et de voir sourire Marcia et ses enfants.

Après le dîner, pendant que Mlle d'Espranges, qui aime les bébés à la folie, implore la faveur de coucher les petits, le colonel descend un instant dans la rue pour fumer, et Luc vient s'asseoir près de Marcia, qui, un peu lasse, reste dans un fauteuil.

— A quelle heure a lieu la cérémonie de demain, Cia ? J'aimerais à vous entendre chanter à l'église.

— Et moi, je voudrais ne chanter qu'à l'église, dit-elle avec un soupir de fatigue. C'est à cinq heures... Vous connaissez la chapelle ?

Elle a tourné la tête sans cesser de s'appuyer au dossier, et elle le regarde avec un peu d'incertitude.

— Luc, je crois que je puis avoir confiance en vous... Je désire que vous me donniez un conseil.

Le visage de Luc s'empourpre, et il rapproche son fauteuil avec un intérêt profond.

— Je n'ai pas à vous dire à quelles charges nous avons à faire face... On m'offre de chanter dans une soirée... Ce peut être très bien payé, cent, peut-être deux cents francs... Je crois que si j'accepte, beaucoup d'autres occasions semblables se présenteront ; jusqu'à ce que j'aie un grand nombre d'élèves, ce serait notre sécurité assurée.

Une souffrance indicible se peint sur les traits de Luc, mais il reste immobile, sans protester.

— Mlle Olnez trouve que je ne dois accepter que si la pauvre Lucie peut m'y conduire... Je n'ose pas le lui demander encore... il lui faudrait quitter sa robe de veuve... C'est trop cruel, n'est-ce pas ? Et cependant, comment faire pour vivre ? Pensez-vous, comme Mlle Olnez, que je ne peux y aller seule ?... Je ne suis plus une femme du monde, ajouta-t-elle, ses joues se couvrant de rougeur, je suis une travailleuse.

— Quoi ! Vous vaincriez votre timidité et vous trouveriez le courage de paraître seule chez des inconnus, pour y être admirée et...

Il ne put continuer. Quelques larmes s'échappèrent des yeux de Marcia.

— Je puis faire tout ce qui *doit* être fait, et il *faut* que nous ayons de l'argent d'ici au 15 janvier. Mais il ne s'agit pas de ma répugnance personnelle : je ne voudrais pas faire quelque chose de singulier ou de contraire aux convenances... Qu'en pensez-vous ?

Le sang reflua de nouveau au visage de Luc.

— Jamais !... A aucun prix, je ne puis admettre que vous sortiez seule, qu'on vous croie sans protection ! Je vous en conjure, Marcia, dit-il d'une voix étouffée, ne vous laissez pas égarer par votre dévouement ! Croyez-moi, c'est impossible !

Elle soupira.

— Je vous crois, Luc, dit-elle doucement, et j'attendrai... j'attendrai pour avoir le courage de parler à Lucie...

Un peu après, elle chanta des noëls, et les tint sous le charme, puis elle répéta l'*O salutaris* qu'elle devait dire le lendemain au salut. Personne ne put parler : il semblait que les éloges dussent être trop banals, ou trop au-dessous de son merveilleux talent.

Comme l'heure du train approchait, M^{lle} Sidonie, qui avait eu avec Luc une conversation mystérieuse, s'approcha de Marcia, en essayant de réprimer une agitation évidente.

— Chère enfant, Luc me dit que vous pourriez gagner une forte somme, bien que cela nous coûte... à tous de voir se produire en public cette chère et admirable voix... si quelqu'un pouvait vous accompagner... Je pense qu'il serait dur de le demander à Lucie ; mais si vous croyez que ma robe de soie noire, à l'âge que j'ai, suffise pour paraître dans une réunion nombreuse, je puis aller avec vous, et vous me donnerez un lit jusqu'au lendemain... avec une boule d'eau chaude, s'il vous plaît...

Marcia prit vivement sa main :

— Oh ! chère tante Sidonie, dit-elle avec émotion, c'est trop bon de votre part ! Mais... j'ai peur que ce ne soit bien pénible pour vous...

— Pourquoi donc, ma chère ? Je sais que je suis ridiculement timide, mais ne connaissant personne, je pourrai rester dans un coin, bien tranquillement, et...

— Si je ne me trompe pas, et d'après ce que j'ai entendu dire, je n'irai pas là... ni la personne qui m'accompagnera... comme... une invitée, comme une égale...

La rougeur qui envahit son visage sembla avoir un faible reflet sur celui de M^{lle} Sidonie. Si celle-ci conservait une ombre d'attachement à quelque chose de mondain, c'était à son nom et à la situation sociale qu'elle avait toujours occupée. Il se passa en elle quelque chose de pénible, non pas une lutte, mais la difficulté de se courber sous le seul genre d'humiliation qui pût encore l'atteindre, puis ses traits reprirent leur sérénité.

— Ce que vous supportez, chère petite, je puis l'accepter comme vous...

— Oh ! comme vous êtes bonne !

Et un flot de larmes jaillit des yeux de Marcia.

Il fut alors convenu qu'elle avertirait M^{lle} d'Espranges dans le cas où elle aurait besoin d'elle, et cette soirée, si douce et si reposante, prit fin, demeurant seulement dans ce trésor de la mémoire d'où nous aimons à exhumer les heureux souvenirs.

Le lendemain, Marcia se rendit à la chapelle du couvent. Elle était trop occupée et de chanter dignement l'« Hostie salutaire », et de satisfaire celles qui lui avaient confié cette tâche si douce, pour oser regarder l'assistance très nombreuse et très élégante, placée au-dessous de la tribune. Luc, lui, vit avec un mélange d'orgueil et de souffrance les regards d'étonnement et d'admiration qui se levaient vers elle, et entendit les chuchotements, les murmures de la foule succédant à un silence charmé.

Comme elle descendait l'escalier de la tribune, encore tremblante d'émotion, et tout enveloppée dans une douce odeur d'encens, deux dames couvertes de fourrures s'avancèrent rapidement à sa rencontre.

— Splendide ! Idéal ! Rosa Olnez ne nous avait pas trompées... S'il ne s'agissait d'une bonne œuvre et du bien des pauvres, je rougirais de vous offrir une si mince rétribution, mademoiselle...

— Et moi je vous ai écrit sans savoir si M^{me} Armel n'exagérerait pas votre talent... Je suis M^{me} Sarriet... Une autre audition serait superflue... Puis-je compter sur vous, jeudi soir ? Je voudrais deux morceaux... Il y aura une demi-heure d'intervalle environ, puis nous vous rendrons votre liberté... Je compte sur vous... Merveilleuse voix, vraiment ! Et de l'inédit, ajouta-t-elle en souriant, et, pour moi, le plaisir de vous révéler à un public très délicat... Si vous voulez me promettre de ne chanter nulle part avant jeudi, ce sera deux cents francs... Adieu, c'est convenu, jeudi, pas plus tard qu'onze heures...

Dans la rue, Marcia reçoit le salut très respectueux de Luc, et elle se hâte vers la maison, tenant serré le billet de cent francs qui va faire pleurer la pauvre Lucie de joie et de chagrin...

La vie nouvelle commence... Elle donne ses premières leçons... Heureusement, elle a affaire à des commençantes auxquelles elle a beaucoup à apprendre, en attendant que les merveilleux enseignements de Rosa l'aient perfectionnée. Les heures passent vite, elle a donné trois leçons du lundi au jeudi, et elle a étudié longuement et ardemment, sous la direction de Rosa, les morceaux qu'elle doit chanter chez M^{me} Sarriet...

Enfin, elle a quelque chose à faire, et les longues courses à pied dans Paris, pour économiser l'omnibus, lui font plutôt du bien. Chaque fois qu'elle est fatiguée, d'ailleurs, elle pense combien cette fatigue est fructueuse pour ses chers bien-aimés, et sa pensée se trouve engourdie, heureu-

sement, car ainsi elle n'a pas le temps de souffrir de tant de changements douloureux.

L'épreuve suprême arrive... Ceux qui la redoutent pour elle, Luc d'une part, et aussi Rosa, seraient rassurés s'ils la voyaient enfermée dans le salon, mettant d'une main fiévreuse la dernière main à la toilette que Lucie lui a taillée dans une de ses robes : sa seule robe en étoffe de soie et un peu étrange pour une si jeune fille, une robe de satin noir, aux beaux plis un peu raides et aux brillants reflets, tout unie, toute droite, avec un corsage bas sans garniture, et le fichu de valenciennes qu'elle mettait pour les soirées des Étangs. Elle est inaccessible à la vanité. Si les éloges lui causent un plaisir naturel, il lui est odieux de les acheter, odieux de chanter pour de l'argent, et surtout, ce qu'il y a en elle de féminin, de digne, de fier, proteste et se soulève contre cette exhibition au milieu d'étrangers, dans une réunion si nombreuse. Il y a des moments où elle se demande si le courage ne va pas lui manquer. Et, cependant, il le faut : tant de choses font défaut dans la maison !...

Mais l'heure presse. Elle essuie ses larmes... Si amères qu'elles soient, elles n'ont pas laissé d'autres traces, sur ce jeune visage, qu'une ombre plus marquée sous les yeux redevenus tranquilles. Elle embrasse Lucie, redit encore à M^{lle} d'Espranges sa reconnaissance ardente, et Luc, les lèvres serrées, les sourcils contractés, le cœur en révolte, les met en voiture et s'achemine ensuite vers la rue de la Pépinière.

Le premier étage de l'hôtel où demeure M^{me} Sarriet est brillamment éclairé. La porte est ouverte, un valet de pied en livrée embrasse d'un coup d'œil l'aspect des deux femmes, la pelisse de cachemire que M^{lle} Sidonie met également pour la messe matinale et pour les sorties du soir, et le rouleau de musique que Marcia tient à la main.

— Madame est une des artistes ? Par ici, s'il vous plaît...

Elles traversent le vestibule et sont conduites, pour ôter leurs manteaux, dans une sorte de petite antichambre d'ailleurs bien éclairée, qui précède un salon d'étroites dimensions, où elles sont introduites. Une femme très décolletée, en toilette ponceau, feuilleté un album, et un jeune homme en frac, avec une fleur à la boutonnière, fait semblant d'examiner un tableau. C'est le salon destiné aux artistes. Derrière une portière, il y a un bourdonnement joyeux et bruyant, et Marcia regarde avec émotion M^{lle} d'Espranges... Cette portière ! c'est la séparation d'un certain monde, c'est la ligne de démarcation, c'est ce qui établit une différence de niveau social... Pauvre M^{lle} Sidonie ! Malgré son étrange laideur, sa gaucherie et l'évidente timidité qui forme avec son apparence masculine un si singulier contraste, on ne peut se méprendre sur son compte : au milieu des éléments disparates qui composent sa personna-

lité, il y a quelque chose qui ne trompe pas, quelque chose d'indéfini qui dénote l'origine, la distinction de race, la femme bien élevée. Elle est là, cependant, comme une inférieure. Parmi les personnes qui entrent dans le petit salon, il y en a qui possèdent peut-être quelque étincelle de génie ; peut-être quelques-unes sont-elles aussi bien nées que celles qui s'agitent dans les grands salons déjà encombrés. Il n'importe : soit qu'on les considère comme d'un niveau inférieur parce qu'ils gagnent de l'argent, soit qu'ils paient chèrement la déconsidération que quelques artistes ont méritée, on ne les admet pas à titre d'égaux dans cette réunion. Il y a certainement dans la foule élégante invitée par M^{me} Sarriet des hommes d'argent qui font des affaires malhonnêtes derrière les grillages de leur banque, des femmes du monde qui oublient la dignité de leur foyer ; mais les uns et les autres regardent de haut, avec une bienveillance impertinente, ceux qui demandent à leurs talents le pain de chaque jour. Marcia de Laubly, dont la famille paternelle possède de respectables titres de noblesse, et dont la mère était nièce d'un de ces millionnaires devant lesquels s'incline la foule, est maintenant reléguée dans ce monde qualifié d'inférieur, et M^{lle} d'Espranges, qui compte seize quartiers, y est descendue avec elle, immolant ainsi secrètement la dernière faible attache de son cœur...

M^{me} Sarriet, très parée, très souriante, vient bientôt faire relever la portière, et adresse des paroles aimables à ceux qu'elle a conviés pour l'amusement de ses hôtes. Elle encourage Marcia, regarde à peine sa compagne, et s'inquiète du retard d'un célèbre violoncelliste qui doit faire sa partie dans un quatuor. Il arrive juste à ce moment, pressé, important, brusquant quelque peu la basse et l'alto, contre lequel il semble ligué avec le violon, et le morceau commence, exquis, faisant un instant oublier à Marcia la terreur de son début. Des applaudissements retentissent. Le petit salon est envahi. Pendant que le violoncelliste s'en va pour jouer dans une autre soirée, des jeunes gens viennent serrer la main au premier violon qui va se faire entendre encore, saluer la dame en rouge, qui est une harpiste distinguée, causer avec une très jolie personne en bleu pâle qui, d'après leur conversation, appartient à un théâtre quelconque et doit dire des vers. Marcia se sent encore plus étrangement dépaylée que lorsque le salon était presque vide. Les regards qui se portent de son côté l'intimident et la rendent malheureuse. Elle s'est réfugiée avec M^{lle} d'Espranges dans un coin presque inaccessible, derrière une table chargée de photographies, et elle essaie de causer, pour distraire la pauvre Sidonie, dont la main gantée de noir tremble d'émotion et de secrète souffrance. Elle sent qu'on s'occupe d'elle, qu'on demande son nom, que la jeune femme en bleu, qui a l'air insolent, la toise des

pieds à la tête, en se demandant de laquelle d'entre elles toutes elle va être la rivale. Mais son tour arrive. L'accompagnateur, très correct, avec des cheveux en brosse et un habit des mieux coupés, vient lui offrir le bras, et elle élève son cœur dans une muette prière pour obtenir la force qui lui manque.

Elle ne regarde personne. Elle a conscience qu'elle passe à travers des flots de soie et de velours piqués de diamants et constellés de fleurs. Elle pense tout le temps à Lucie qui veille en l'attendant, aux enfants endormis dans leurs blancs petits lits, au *devoir* qui s'offre à elle sous cette forme étrange, à Celui qui compte en tout lieu nos peines et nos soupirs, qui lit dans nos cœurs, et qui reconnaît et reçoit le sacrifice même déguisé sous un triomphe...

Elle commence... D'abord sa voix tremble. Mais, par un effort de volonté, elle s'isole de ce public inconnu, et au bout d'un instant, involontairement charmée et entraînée par les sons mêmes de sa voix, elle chante comme elle n'a jamais chanté, peut-être, encouragée tantôt par le murmure, tantôt par le silence ému de l'auditoire, consciente que le succès va venir, et amener la paix, la sécurité, l'aisance sous ce toit qu'il lui est donné de protéger...

C'est fini... Les applaudissements éclatent, plus vrais, moins mesurés que ce public blasé n'en donne d'ordinaire. Elle n'en jouit pas... Maintenant qu'elle peut sentir *pour elle-même*, l'émotion l'écrase presque. Elle a hâte de regagner l'asile du petit salon... Elle chancelle au bras du pianiste, entendant à peine les louanges enthousiastes qui éclatent sur son passage, et les remerciements de Mme Sarriet.

Elle lève les yeux pour répondre, et devient soudain encore plus pâle : près de la porte, Alice de Sonneval la regarde curieusement, comme un étranger, sans vouloir la reconnaître ; — comment avouerait-on qu'on a eu une intimidation passagère avec une artiste payée pour une soirée ? — et elle retient, pour la voir passer, l'homme au bras duquel elle s'appuie. Lui... une souffrance visible, une expression presque hagarde se peint sur son visage...

Marcia rencontre son regard... Mais il ne s'incline pas, il ne paraît pas la reconnaître, lui non plus, il détourne les yeux et, cette fois, réussit à entraîner sa compagne.

— Je voudrais... un peu d'air...

On s'empresse obligeamment, quelqu'un ouvre la fenêtre, et la petite actrice en bleu jette sur elle son écharpe de dentelle.

— Là, respirez, mais pas trop longtemps, l'air est bien froid... Serrez mon écharpe autour de vous... C'est la première fois que vous chantez en public, cela se voit... Mais vous vous y ferez... Quelle voix ! On en parlera demain dans Paris,

vous savez, et avant longtemps, vous aurez l'engagement que vous voudrez...

Marcia balbutie d'abord un merci, mais elle n'entend pas ces paroles, dites dans une intention bienveillante... Penchée au dehors, et ranimée par l'air froid de la nuit, elle regarde avec émotion une forme immobile, — un homme enveloppé dans un manteau, et se tenant appuyé contre une maison, de l'autre côté de la rue.

Des larmes jaillissent de ses yeux, et la conscience d'une sorte de protection lui rend à l'instant son courage et même sa force physique...

Elle ne tremble plus quand on vient la chercher pour son second morceau. Elle le chante mieux encore, s'il est possible, avec l'espoir que, dans le silence de la rue déserte, les notes vibrantes de sa voix arrivent jusqu'à celui qui attend là, patient dans sa veille solitaire...

Un quart d'heure après, Luc fait avancer une voiture... Un sentiment nouveau, mêlé d'une étrange douceur et en même temps d'une douleur pénétrante, s'éveille dans le cœur de Marcia...

— Comme il est fidèle !... Ne pourrai-je jamais... jamais... lui faire oublier ce qu'il souffre aujourd'hui ?...

XXVI

Les Étangs offrent un coup d'œil austère et désolé. Les bois qui, couvrant le sommet de la colline, formaient au château un fond verdoyant, sont dépouillés, et les arbres agitent désespérément leurs grands bras dans l'atmosphère toute rayée des hachures grises de la pluie. Les charmes n'offrent plus que d'inextricables réseaux noirâtres, mais les petites feuilles raides du buis luisent sous l'eau, et les arbres verts, les ifs et les cyprès taillés se dressent comme autant de fantômes sombres, montant la garde le long des allées désertes, tandis que les statues, dégouttantes de pluie, se dressent mélancoliquement au milieu des bosquets dénudés, et que l'étang prend une teinte grise et désolée, ses eaux troublées n'ayant d'ailleurs à réfléchir qu'un ciel gris et terne.

C'est un spectacle lamentable, et cependant M. Belde n'a point encore voulu retourner à Paris. De jour en jour, il a remis son départ, puis il a déclaré qu'il passerait l'hiver aux Étangs. Nulle instance, nulle objection n'a eu raison de son caprice... L'air y est froid ?... Qu'importe à un homme qui ne sort pas de sa chambre... Le paysage est triste ?... Est-ce qu'il est un jouvenceau sentimental pour s'inquiéter de la couleur du ciel ou de la teinte du feuillage ?... Ses amis reculeront devant les ennuis, en cette saison, d'une heure de chemin de fer ?... Il sait ce que valent les amis et il n'y tient guère. Ce sera une expérience de plus à faire sur ceux qui l'entourent et s'empressent

autour de sa fortune... on reconnaîtra ainsi les plus avides.

De guerre lasse, Juliane s'est tue. Elle s'est résignée à ce dur hiver, sans distraction, presque sans société, — résignée aux boutades et aux exigences de son oncle et à ces caprices qui, tantôt la retiennent à lire à haute voix jusqu'à ce que le souffle lui manque, tantôt la bannissent pour deux ou trois jours entiers de cette chambre où peuvent s'élaborer des desseins inattendus, — des testaments mystérieux.

Il se trouve, cependant, que la solitude est moins complète qu'elle ne l'avait craint. Des traditions de jeunesse, le goût commun de la science, des routines de vieillards ramènent encore aux Étangs quelques habitués, et de mystérieuses espérances en attirent d'autres.

Oui, si désagréable que soit cet homme, il y a une fascination dans cette fortune dont aucune parenté directe, dont aucune loi ne restreint l'usage suprême. Certes, Juliane fait bonne garde; cependant, quelques fins observateurs ont pris note de l'air bourru avec lequel M. Belde lui parle, et du sourire méchant avec lequel il la suit quand elle s'empresse à le servir. On eût craint davantage cette douce jeune fille à la fois gaie et tranquille, qui a fait aux Étangs une si courte apparition; mais le bruit de sa disgrâce s'est promptement répandu. Et puisque le vieillard n'aime personne, pourquoi ne diviserait-il pas sa fortune entre les hôtes fidèles qui ont sacrifié plus d'un engagement agréable à l'obligation imaginaire de venir le distraire dans sa solitude? Ils sont prêts à se croire des droits à son héritage parce qu'ils ont accepté sa luxueuse hospitalité, qu'ils se sont assis à sa table délicate, qu'ils ont largement usé de ses voitures. Ces droits, ils ne veulent pas les perdre par une négligence apparente, et c'est pourquoi eux aussi viennent se joindre aux vieux savants désintéressés.

Et vraiment, quand la nuit tombe, quand les volets sont clos et les rideaux baissés, l'intérieur du château offre un aspect agréable et gai, avec les brillants feux de bois allumés dans les grandes cheminées, les fleurs de serre disposées dans les jardinières et les cornets de cristal, et la quantité de revues et de recueils artistiques qui s'amoncellent sur les tables pour les heures de pluie.

Malheureusement, une bizarrerie nouvelle de M. Belde est venue ôter à ses hôtes un élément de distraction : par un caprice inexplicable, lui, qui aimait la musique, ne peut plus la souffrir; il s'est fait remettre la clef du piano, et Juliane n'a plus même la permission de lire une partition ou de dérouiller ses doigts dans les brillants exercices qui étaient pour elle un délassement.

Un jour de décembre, sir Rupert et lady Trafford arrivent inopinément. Peut-être l'aimable femme a-t-elle été mue par quelque secret désir d'apporter à ce cœur glacé quelque influence du chaud rayonnement de son âme; peut-être elle et son mari savent-ils qu'il n'aura guère de cœurs affectueux autour de lui.

Et quand, le soir de son arrivée, elle le voit dans le salon, moins froid qu'à l'ordinaire, peut-être parce qu'il ne peut la soupçonner, ni elle ni son mari, d'aucun motif intéressé, elle s'assied près de lui et ose prononcer le nom de Marcia.

Les traits de M. Belde revêtent une expression rigide; mais avant qu'il ait pu répondre, Juliane est là avec ses grands yeux sombres et sa voix dont la douceur cause toujours une impression de surprise :

— Oh! chère lady Trafford, voulez-vous venir voir les serres? Elles sont pleines de camélias...

— Je vous prie, Juliane, de ne pas importuner lady Trafford de vos attentions mal venues... Quand elle désirera voir les serres, elle n'aura pas besoin que vous l'y invitiez...

— Je demandais, reprit lady Trafford, d'un ton très doux mais décidé, si vous n'avez pas de nouvelles de cette aimable fille dont la grâce et le magnifique talent nous ont tous ravis, l'automne dernier.

— Non, j'ai rompu avec elle, dit sèchement M. Belde.

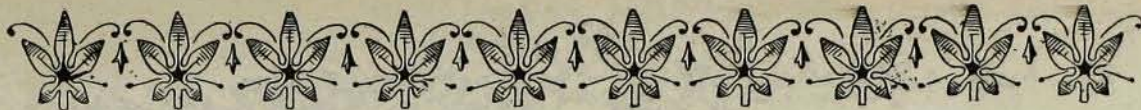
— Et c'est un sujet pénible qu'il vaut mieux éviter à mon oncle, murmura Juliane. Il est toujours dur de penser à l'ingratitude et à l'insensibilité.

— De l'ingratitude! de l'insensibilité! s'écria lady Trafford d'un air incrédule. Ce sont là les derniers défauts que je consentirais à admettre chez M^{lle} de Laubly... J'ai derrière moi l'expérience d'une longue vie, j'ai vécu dans des milieux très divers, et je ne pourrais, je crois, me tromper si étrangement...

— Ce que j'ai à reprocher à ma nièce, dit M. Belde de sa voix la plus glacée, est, en effet, tout autre chose... Elle n'a pas voulu reconnaître les droits et l'autorité d'une proche parenté, ni les obligations que lui imposaient vis-à-vis de moi ce que j'ai fait jadis pour sa mère... Mais je ne pardonne jamais... Le jour où, vaincue par la misère, elle se tournera vers moi, ma porte lui sera fermée... Vous jouez toujours aux échecs, lady Trafford?... Juliane, approchez l'échiquier et allez porter à sir Rupert les revues qui viennent d'arriver...

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)



SUR LA MER

*La nuit a plié son manteau,
Brave marin, la brise est bonne,
La vague languit et chantonne,
Démarré vite ton bateau,
Mets la voile;
Regarde au loin, le temps est beau,
Rends la toile.*

*Vois : sans balancement ni saut,
Ta barque, sur la mer profonde,
Trace un sillon léger que l'onde
Mobile referme aussitôt.
La sirène
Chante, en se berçant sur le flot,
Son antienne.*

*Le soleil s'élève au ciel blanc,
Entends, c'est l'écho qui repousse
Vers toi les sons de sa voix douce;
Ah! crains de son accord dolent
La malice,
Lorsque, sur la mer, ton chaland
File et glisse*

*Les flots tombent en éboulis,
Le vent a remplacé la brise,
Sur l'esquif la lame se brise,
Le bercement devient roulis.
Ce nuage,
Qui traverse les cieux pâlis,
C'est l'orage.*

*Le ciel blanc est devenu gris,
C'est l'orage, gabier ou mousse...
Déjà la vague hurle et mousse :
Sans tarder, va prendre des ris.
La mer haute
Roule le bateau dans ses plis
Sur la côte !*

*Sous l'eau tremblent les goëmons,
Le vent fait rage ; la tempête
Mugit et gronde sur ta tête,
La mer ronge le pied des monts ;
Le tonnerre,
Ainsi que font de lourds canons,
Vocifère.*

*L'air en tourbillons est chassé;
Sur la vague sourde, effarée,
La barque erre, désemparée;
Bon marin, ton corps harassé,
Sous la bure
Épaisse, alourdie, est glacé
De froidure...*

*L'ouragan s'apaise et s'endort :
Plus d'alarmes, et bon courage !
Regarde au plus loin fuir l'orage.
Ton esquif va toucher le port.
Sous la brise
Légère, le flot, sur le bord,
Agonise !*

*Espère, car dans un instant,
Tu vas revoir ta fiancée
Qui pleure comme une insensée ;
Debout sur le môle, elle attend
Ta venue
Et te fait signe en agitant
Sa main nue !*

AUGUSTE BERTOUT.



TOUT ARRIVE!

SUITE



Il ne répondit pas. Ils étaient arrivés devant une grande maison, dont les murs étaient voilés de vigne vierge.

— C'est ici, fit doucement Raymond, devinant l'émotion qui, soudain, faisait la jeune fille toute blanche.

La porte s'ouvrait. C'était, comme chez M^{me} Dorient, un large vestibule ouvrant sur les perspectives vertes d'un jardin, le même silence, le même aspect d'ancienne demeure.

Un petit vieillard, coiffé d'un chapeau de paille, y inspectait des fleurs disposées sur des gradins le long de la muraille, et une expression de surprise passa sur ses traits, quand il vit Dorient et une jeune femme inconnue devant laquelle il se découvrit avec une politesse d'antan.

— Cher monsieur, expliqua tout de suite le jeune homme, serrant affectueusement la main du vieillard, je viens vous trouver en solliciteur, connaissant votre bonne grâce. M^{lle} Dustal, qui est à Avranches pour quelques heures, serait heureuse de pénétrer un instant dans votre maison que sa famille a longtemps habitée et dont elle voudrait emporter le souvenir.

— Rien n'est plus facile !... Raymond, vous avez eu une idée excellente d'amener mademoiselle... Entrez, je vous prie, mademoiselle, vous êtes la très bien venue.

Et il s'écartait devant Michelle, bouleversée toute par cette évocation soudaine du passé... C'était avec son père qu'elle aurait dû entrer dans cette maison, voir les grandes pièces silencieuses dont il lui avait tant parlé... Et un à un, les sou-

venirs se dressaient dans sa pensée et leur murmure avait pour elle une affreuse mélancolie...

— Vous appartenez à la famille Dustal, mademoiselle ?

— Le président Dustal était mon grand-père.

— Ah ! vraiment... vraiment !... Je l'ai bien connu... Un homme de haute valeur... J'ai connu aussi son fils. L'aîné, Paul, avait également un grand mérite. Mais j'éprouvais un faible pour le plus jeune, René...

— C'était mon père, fit Michelle, dont la voix s'altérait.

Le visage ridé du vieillard s'éclaira :

— Votre père ! Ah ! mademoiselle. Ah ! ma chère enfant ! Que je suis heureux de vous voir, de connaître la fille de René, car j'ai bien aimé ce garçon-là ! Voyons si vous lui ressemblez... Vous permettez bien à un vieux monsieur comme moi, n'est-ce pas, de vous regarder ?

Il attirait Michelle vers la porte-fenêtre ouverte sur le jardin, cherchant la blanche figure, les yeux où l'émotion faisait monter des larmes que toute sa volonté ne pouvait plus retenir. Une seconde, il les considéra, saisi. Puis, brusquement, il comprit, remarquant, pour la première fois, la toilette toute noire :

— Pauvre, pauvre petite ! fit-il avec une bonté compatissante. Alors, vous l'avez perdu ?...

Ses lèvres tremblaient. Elle fit effort pour articuler :

— Oui, il y a six mois... Il devait m'amener ici où je viens seule...

Encore une fois, il répéta :

— Pauvre, pauvre petite !... Est-ce que cela vous ferait un peu de bien de visiter la maison, quoiqu'elle ne ressemble plus à ce qu'elle était au temps du président Dustal ? Le jardin seul n'a pas changé...

— Voulez-vous aller le voir ? fit Dorient avec douceur. Nous vous attendrons ici...

Il avait deviné son muet désir de solitude, et, une seconde, pour le remercier, elle leva les yeux vers lui qui la regardait avec une telle expression d'ardente et profonde sympathie qu'elle n'éprouva plus sa détresse si poignante. Mais ses lèvres demeurèrent closes ; elle sentait que si elle eût

parlé, elle se fût mise à sangloter désespérément. Et, laissant les deux hommes, elle s'en alla marcher à travers les allées de ce jardin d'où s'élevaient, pour son cœur d'enfant, les fantômes chers d'un passé qu'elle n'avait pas connu, qui, cependant, lui était si familier qu'elle en connaissait toutes les voix...

Une sonnerie de cloche, s'échappant de quelque église voisine, l'arracha brusquement à cette rêverie douloureuse et lui rendit soudain la conscience d'un temps écoulé, dont elle ne savait pas la durée... Alors, confuse, craignant d'avoir abusé de la courtoise patience du vieil ami de M. Dorient, elle revint vivement vers la maison; mais elle ne redoutait point que Raymond se fût, lui, lassé d'attendre, elle était certaine qu'il serait heureux qu'elle eût pu revivre, comme elle le souhaitait, les heures aimées par son père...

Comme lorsqu'elle était sortie, il causait dans le salon avec le vieillard qui salua son entrée d'un bon sourire :

— Eh bien, mon enfant, avez-vous vu ce que vous désiriez connaître ?

— Oui, et, en pensant au passé, j'ai oublié le temps ! Voulez-vous m'excuser d'avoir ainsi abusé de votre bonne grâce ? Je vous remercie avec tout mon cœur, de m'avoir permis de voir cette maison et ce jardin que mon père regrettait partout... surtout à la fin !...

— Tant mieux, mon enfant, si j'ai pu vous être ainsi un peu agréable... Pour me le prouver, acceptez les quelques fleurs que j'ai fait cueillir pour vous, afin que vous les emportiez en souvenir du passé qui nous est cher à tous les deux...

Et il tendit à la jeune fille quelques roses admirables...

— Non, ne me remerciez pas !... C'est moi que vous avez rendu heureux en me permettant de connaître l'enfant de René Dustal. Oh ! oui, bien heureux ! Et ce n'est pas adieu, c'est au revoir que je vous dis, ma chère enfant; Raymond vous ramènera encore...

— S'il est possible ! dit-elle, touchée.

Elle ne savait pas quel vœu il formait tout bas en son vieux cœur, voyant les deux jeunes gens debout devant lui, quoique Raymond lui eût répondu négativement, quand il lui avait demandé, alors qu'elle marchait seule dans le jardin : « C'est ta fiancée ? »

— S'il est possible ? répéta-t-il après elle. Tout est possible et tout arrive, croyez-en l'expérience d'un vieillard, mon enfant !

L'ombre d'un sourire étrangement mélancolique passa sur les lèvres de Dorient. Son regard enveloppa la jeune fille une seconde... Mais il ne releva pas les paroles de son vieil ami et, après Michelle, il prit congé de lui...

XII

C'était un mois plus tard, à Fontainebleau, dans le clair salon, tendu d'une toile à grandes fleurs mauves, qu'affectionnait M^{me} Paul Dustal. La discrète lumière d'un beau jour d'octobre entraînait largement par les fenêtres entr'ouvertes... Et, tout en parlant à Raymond Dorient, M^{me} Dustal recula un peu son fauteuil pour fuir le rayon de soleil qui auréolait ses cheveux presque tout blancs, bien que le visage eût encore un éclat de jeunesse.

— Maintenant que nous avons bien *potiné*, disons le mot, et cherché notre vie dans les nouvelles parisiennes, retournons en arrière, mon ami, et parlez-moi de vos pérégrinations d'été. Je commençais à croire que Jersey vous conserverait désormais comme l'un de ses citoyens. Vous en arrivez ?

— Non. J'ai, comme chaque année, fait mon pèlerinage filial à Avranches pour clore mes vacances. Puis, je suis venu me *déprovincialiser*, excusez le néologisme, à Paris, avant de me permettre de venir vous présenter mes hommages... Et maintenant me voici très gourmand de quelques bons instants de causerie avec vous, si vous voulez bien m'en faire l'honneur... Car il y a longtemps que nous ne nous sommes vus et je ne sais trop comment se sont passés vos derniers mois... Peut-on le demander ?

Elle eut un sourire qui découvrit des dents superbes encore.

— On peut toujours le demander, mon ami, n'en doutez pas. Tout uniment, j'ai promené ma solitude de droite et de gauche, partout où j'espérais y échapper agréablement. Et j'ai constaté, en dernier ressort, une fois de plus, qu'il y avait grande sagesse à s'accommoder de soi-même le plus possible, en demandant, par suite, le moins possible à autrui...

— Chère madame, est-ce que vous seriez tombée dans le pessimisme ?

— Non, mon ami, je n'en suis pas, heureusement, arrivée encore à cet état de décrépitude morale. Aussi bien, je possède en moi, par bonheur, une somme de vaillance suffisante pour faire bon ménage avec ma destinée qui n'a, d'ailleurs, rien de douloureux; à cela près qu'elle est de vieillir seule, sans que j'aie la consolation de certaines femmes, en leur hiver : jouer le personnage de la grand'mère... C'est pourquoi mes amis font œuvre pie en venant me voir...

Tandis qu'elle parlait avec cette franchise vive, qui était chez elle un grand charme, Dorient l'observait, pensant à une jeune fille blonde qu'il n'oublierait jamais. Une fois de plus, il remarquait l'expression de bonté intelligente du visage, la distinction raffinée de toute la personne, de l'attitude, des gestes, et il évoquait instinctivement la

vision charmante de Michelle dans ce milieu d'une discrète élégance, qui devait être le sien. Il tressaillit, entendant M^{me} Dustal continuer :

— Mais, après tout, peut-être vais-je avoir une compagne, et une compagne de ma famille. Figurez-vous qu'hier, j'ai reçu une lettre de votre compatriote, M^e Herbelin, mon notaire, m'annonçant l'arrivée, en France, d'une nièce à moi qui serait venue de Russie pour me connaître... Pourquoi me regardez-vous ainsi, Dorient ? Vous avez l'air de trouver tout naturel qu'il me surgisse de la sorte une parente inconnue !

— Chère madame, excusez-moi... Mais c'est que je savais déjà l'existence de mademoiselle votre nièce, ayant eu l'honneur de la rencontrer cet été.

Elle se redressa d'un mouvement vif, ses yeux brillants, pleins de curiosité.

— Vous avez rencontré ma nièce cet été ?... Où ?... Comment cela ?... Allez donc, Dorient, vous me traitez comme saint Laurent !

— Je l'ai rencontrée à Jersey où elle était en villégiature.

— Et elle vous a dit qu'elle était ma nièce ?

— J'avais été frappé de la similitude des noms. Et, en causant avec M^{lle} Dustal, j'ai compris qu'elle était la fille du frère de monsieur votre mari.

— Oui, un garçon charmant, paraît-il, que je n'ai jamais connu, car, avant même mon mariage, la famille avait rompu avec lui. Il avait assez mal tourné, en ce sens qu'il avait épousé une femme qui n'était pas de celles qu'on présente...

— Vous en êtes sûre ?...

— Sûre ?... C'est du moins ce que j'ai entendu dire autrefois par mon mari, d'ailleurs imbu d'idées d'un autre âge sur ce sujet. Mais je vous avouerai que ce beau-frère inconnu n'ayant jamais donné signe de vie, j'avais fini par oublier complètement son existence. Alors la nièce que l'on m'annonce subitement serait sa fille ?...

M^{me} Dustal s'interrompit une seconde, puis, brusquement, elle interrogea :

— C'est une chanteuse comme sa mère ?...

— Nullement. C'est une vraie fille du monde et du meilleur monde... Elle était à Jersey dans la famille de sa mère.

— En effet, M^e Herbelin m'apprend qu'elle est orpheline depuis plusieurs mois... Événement dont elle n'avait pas jugé nécessaire jusqu'ici d'instruire la famille de son père. Il est vrai que la chose s'explique facilement, étant donnée la somme d'intérêt que nous lui avons toujours témoignée.

— Je crois, au contraire, qu'elle vous avait fait part de l'événement en question, car elle m'a paru très sensible au silence qui a répondu à sa lettre...

— Que je n'ai pas reçue. Elle l'aura envoyée à quelque fausse adresse...

Il y eut un silence. M^{me} Dustal réfléchissait.

Puis, de nouveau, de sa manière vive, elle questionna :

— Vous paraissez assez avant dans la confiance de ma nièce... Puis-je vous demander comment vous l'avez connue ?

— Le hasard, d'abord, m'a fait voyager avec elle, il y a quelques mois, quand elle arrivait de Russie. Et puis je l'ai rencontrée chez les Brice où elle était en visite sous l'aile de sa tante, la veuve de Gosseline, le peintre *impressionniste*, la sœur de sa mère et l'une des plus originales personnes que l'on puisse souhaiter rencontrer...

— Originale... à quel point de vue ?

— C'est une excellente personne qui, appelant son home la « maison de la liberté », y laisse, par principe, les choses aller à leur guise, sans avoir cure des résultats de ce système. Or, le premier de ces résultats est le plus pittoresque désordre qu'il soit donné à un mortel de contempler ! Au demeurant, M^{me} Gosseline est une respectable et dévouée mère de famille, douée d'une inaltérable bonne humeur, d'instincts bohèmes fort développés, et d'un culte comique et touchant pour l'Art, — avec un A majuscule ! — personnifié en sa fille, une nullité prétentieuse dont elle admire, avec conviction, les vers incohérents et les toiles genre Rose + Croix.

— Hum ! Dorient, vous n'êtes pas tendre pour cette poétesse... Est-ce que ma nièce est dans ce goût-là ?

— Non, pas précisément... Vous en jugerez, je l'espère.

— Comment est-elle ?

— Aussi peu banale qu'il est possible de l'être à une enfant de son âge...

— Une enfant ?... Quel âge a-t-elle ?

— Vingt ans, je crois.

— Alors, c'est une enfant... relativement !... Vous êtes bien paternel à son égard, mon ami... En quoi n'est-elle point banale ?

— En ce qu'elle a une pensée et une aisance de femme très intelligente, avec tout le charme d'une *vraie* jeune fille.

— Ah !... Dorient, permettez-moi une question. Est-ce l'écrivain, l'analyste ou l'homme qui parle en ce moment ?

— Mais, chère madame, mettons que l'écrivain a observé et que l'homme a jugé.

De nouveau, elle fit « Ah ! », le regardant en face avec une curiosité malicieuse.

— Et l'homme s'est borné à juger avec cette froideur, comme un naturaliste qui étudie un joli papillon.

— L'homme n'avait rien d'autre à faire.

Et la voix de Dorient résonna avec une sorte d'apreté ironique. M^{me} Dustal le considérait toujours.

— Peut-on encore dire « pourquoi », puisqu'il s'agit de ma nièce ? interrogea-t-elle, surprise de son accent. Vous lui avez inutilement fait la cour ?

— Je ne la lui ai pas faite un instant... Elle ne me l'aurait pas permis.

— Elle est très... collet monté ?

— Pas du tout, elle est bien trop intelligente pour cela...

— Alors, elle est laide ?

— Pas davantage. Elle est non seulement très jolie femme — blonde avec des yeux d'eau verte — mais elle possède une séduction fine et rare... Ce qui éloigne d'elle tous les mécréants en quête d'un flirt, c'est une espèce de simplicité fière, dédaigneuse de toute coquetterie, une réserve imperceptiblement hautaine, dont elle s'entoure d'instinct avec la foule des mortels. Mais elle se trahit malgré tout et donne aux observateurs le régal d'entrevoir une nature exquise, qui ne se livre qu'à de rares élus...

Attentive, M^{me} Dustal avait écouté Dorient qui parlait d'une voix chaude, où vibrerait pourtant une espèce de mélancolie. Et une exclamation lui échappa :

— Dorient, vous êtes amoureux d'elle !

Il secoua la tête et, une seconde, une expression ironique et amère contracta sa bouche :

— Non, chère madame, je me rends trop bien compte que M^{lle} Dustal est pour moi le fruit défendu ! Elle n'a pas été créée pour les pauvres diables d'écrivains, ni pour les pécheurs de mon espèce qui ont largement sacrifié à Satan, à ses pompes et à ses œuvres... En conscience, elle mérite mieux et il me reste heureusement assez de sagesse pour ne pas l'oublier...

M^{me} Dustal demeura silencieuse. Elle semblait suivre d'obscures pensées, éveillées en elle par les paroles de Dorient. Il lui demanda :

— Chère madame, pourquoi ne me répondez-vous pas ? Vous ne me croyez pas ?

— Je songeais que vous vous exprimez en homme qui a désiré et qui regrette, en homme aussi qui parle d'une... question qu'il a sérieusement méditée...

A son tour, il resta une minute silencieux, considérant les lointains du jardin qui s'embrumaient, d'où le soleil se retirait, et la pensée lui traversa l'esprit que Michelle, ainsi, allait fatalement disparaître de sa vie... La vision des heures si douces d'Avranches le fit tressaillir. Mais il raidit sa volonté ainsi qu'une fois déjà, il l'avait fait sur la plage de Jersey, dans la magie d'un crépuscule d'été... Et son accent avait une fermeté presque dure quand il répondit :

— Oui, bien chère amie, vous avez raison, j'ai longtemps réfléchi au... sujet auquel vous faites allusion. Un soir, à Avranches, après que je venais de passer des heures... grisantes, dans leur charme, auprès de M^{lle} Michelle... D'ailleurs, il existe peu d'hommes, je crois, qui puissent impunément vivre plusieurs semaines dans le voisinage de la jeunesse même. Elle a un parfum qui fait tourner les têtes les plus solides et les plus sceptiques...

Ma vieille maman, elle aussi, avait été séduite, et son rêve, qu'elle trouvait tout aisément réalisable, m'avait fait songeur... Mais puisqu'il s'agit d'une parente à vous, d'un enfant que vous aimerez, j'en ai la certitude, je vous dirai, en toute sincérité et humilité, que je ne me sens pas assez sûr de moi-même pour ne pas loyalement résister, de toute ma volonté, au charme si fort qu'exerce sur moi M^{lle} Michelle. J'ai trop peur de mon malheureux dilettantisme, de ma fragilité, de mon besoin d'indépendance, de mes curiosités, pour oser chercher un cœur tel que celui de M^{lle} Dustal...

Dorient ne regardait pas M^{me} Dustal, sans quoi il eût été touché de l'expression de sympathie qui luisait dans les yeux qu'elle arrêtaient sur lui.

— Alors, vous pensez être un indifférent pour ma nièce ?

Il sourit un peu, mais son sourire avait une ironie mélancolique.

— Non, pas un indifférent !... Un ami en qui elle a vraiment une certaine confiance, j'en ai eu une preuve qui m'a été précieuse dans la façon dont elle m'a demandé de vous parler d'elle... Cela, parce qu'elle avait l'idée, — invraisemblable quand on la connaît ! — que vous pourriez la prendre pour une sorte d'intrigante... Mais j'ai eu si grand soin de chanter toujours mon amour de l'indépendance, ma crainte du lien conjugal, qu'elle ne me considère pas du tout comme appartenant au nombre de ceux qui pourraient lui demander le don de sa jeune vie — un don qu'elle ne fera d'ailleurs pas aisément ! Nous sommes amis ; selon toute apparence, nous ne serons jamais rien de plus et je ne veux pas songer à ce qui aurait pu arriver... Voilà ma confession... Et maintenant, chère madame, vous allez, n'est-ce pas, comme un vrai confesseur, oublier ce que je vous ai avoué et vous souvenir seulement que si je me suis permis de vous parler aussi longuement de M^{lle} Michelle, c'est parce que j'avais la certitude intime que votre commun rapprochement serait une source de... eh bien, oui... de bonheur pour vous et pour elle...

— Merci, mon ami, fit-elle affectueusement. Ah ! quel faux sceptique vous êtes !

— On fait ce qu'on peut... Alors, vous m'excusez de m'être ainsi immiscé dans vos affaires de famille ? Je craignais si fort de vous paraître indiscret, qu'en venant ici je ne me sentais pas encore résolu à vous parler de M^{lle} Dustal... Mais vous m'avez rendu aisée ma mission d'ambassadeur !...

Elle sourit :

— Et une mission que vous avez bien remplie, car vous m'avez donné un très vif désir de connaître une nièce qui a su vous conquérir à ce point... Pourquoi vous levez-vous ?... Est-ce que vous partez déjà ?

— Voyez l'heure... Mon train me réclame impérieusement...

— Vous ne voulez pas me rester à dîner ?...

— Hélas, madame, j'ai à Paris un rendez-vous qui m'attend ce soir...

— Alors, homme trop occupé, je vous rends votre liberté !...

Et elle se leva comme lui.

XIII

Raymond Dorient mit le point final aux lignes qu'il venait d'écrire, puis il se redressa avec un sentiment de détente bienfaisante. Alors, se détournant de sa table de travail, il fit, au hasard, quelques pas dans la pièce, une sorte de bibliothèque, décorée avec un goût sévère, où il avait rassemblé peu à peu des trésors artistiques, tableaux, statuettes, bibelots précieux, dont les acquisitions successives avaient été pour lui autant de jouissances.

Sous la vieille guipure des rideaux, filtrait le jour gris d'un dimanche de novembre. Dorient, arrêté devant la fenêtre, contempla, une seconde, d'un œil distrait, les passants qui allaient d'une allure pressée, comme pour fuir la morsure du froid. Puis, il revint vers son bureau, se rappelant que, lui aussi, avait à sortir : des billets de *première* à remettre à M^{me} Dustal, qu'il comptait lui-même porter, et il les chercha dans le tiroir où ils étaient enfermés, mais sa main, qui écartait les papiers, s'arrêta tout à coup, il venait d'apercevoir une lettre... Un léger sourire souleva ses lèvres... Puis, il prit la lettre en parcourant les lignes. Elle était vieille de deux mois presque et signée de M^{me} Dustal. Elle disait :

« Mon cher ami,

« Vous ne m'aviez pas trompée, votre jugement n'était pas entaché d'enthousiasme masculin, comme le craignait un peu mon scepticisme féminin... *Elle* est exquise... *Elle*, vous devinez qui, n'est-il pas vrai ? Michelle ; j'allais écrire *notre* Michelle... Puisque vous vous êtes si bien employé à me faire désirer de la connaître, il est de toute justice qu'aujourd'hui je vienne vous remercier de m'avoir inspiré ce désir, car il deviendra pour moi, je le sens, une vraie source de joies... Faut-il vous dire que l'autre jour, après que vous m'avez eu quittée, j'ai beaucoup rêvé, me demandant quelle allait être cette enfant inconnue, si elle m'apparaîtrait telle que vous me l'aviez promise ; vous autres hommes avez souvent votre jugement influencé par toute sorte de petites causes très puissantes !... Et tout mon cœur de vieille solitaire, qui n'a pas eu grosse sa part de tendresse, en battait... stupidement, mon ami... Bref, le résultat de mes *révasseries* fut la mise en action desdites *révasseries*... Trois jours après votre visite, je prenais le train pour Paris et m'en allais droit à l'adresse donnée par M^e Herbelin. Mon

cher observateur, même si j'avais eu la déception de ne pas trouver ma nièce telle que je l'espérais, je vous aurais su gré de m'avoir mise à même de contempler une collection de créatures humaines aussi originales que celles qui constituent la famille Gosseline, de connaître, par la même occasion, « la maison de la liberté ».

« J'ai sonné — tombant au milieu de quelque scène de famille, sans doute, car le son du timbre a interrompu net de bruyants éclats de voix. La porte s'est ouverte, j'ai entrevu une longue forme maigre qui s'enfuyait vers quelque couloir, et, dans une antichambre, encombrée de malles béantes, je me suis trouvée en présence d'une petite grosse dame ébouriffée qui fourrageait dans les malles, d'une jeune personne très ronde, qui m'examinait, effarée...

« Je me suis nommée. La petite grosse dame a littéralement bondi, ce qui a eu pour effet de disperser aux quatre vents les innombrables paquets accumulés autour d'elle... Puis elle m'a introduite dans un salon qui « n'était pas encore arrangé », m'a-t-elle dit en s'excusant, et elle a écarté d'autres paquets étalés à leur aise sur tous les meubles, de façon à me procurer un siège... Ce après quoi elle m'a déclaré que sa nièce — et la mienne — était sortie, mais allait rentrer, m'a chanté les louanges de la jeune personne aussi chaleureusement que vous l'aviez fait vous-même, approuvée par la rondelette petite jeune fille qui opinait des yeux et du sourire... Puis, pour occuper mon attente, M^{me} Gosseline m'a offert d'aller visiter l'atelier de sa fille. Et j'ai pu, tout à l'aise, contempler les œuvres... mettons étonnantes ! de la Muse... *Elle*, je n'ai pu... l'apprécier que plus tard, comme je partais, longtemps après mon arrivée...

« Car, tandis que nous étions dans l'atelier, la sonnette — non détraquée, ô surprise — a retenti. La petite jeune fille et la grosse dame se sont élancées hors de la pièce. Et, au bout d'une minute, — moquez-vous, mon ami, je vous le permets, — au bout d'une minute qui m'a semblé longue, la porte s'est rouverte et j'ai aperçu la silhouette fine, esquissée par vous, les cheveux blonds, les grands yeux d'eau verte sous les cils noirs... Ah ! la jolie apparition !... Ni exotique, ni gauche, ni bohème...

« Un instant — court, je l'espère, — nous nous sommes contemplées avec un monde d'émotions dans l'âme. Puis, elle a murmuré quelque chose comme « Merci d'être venue !... » J'ai été frappée du timbre chaud, *prenant* de sa voix... Est-ce la puissance de cette voix, l'éclat profond du regard, le tressaillement de la main tombée toute tremblante dans la mienne, j'ai marmotté à mon tour quelques mots où il y avait sûrement : « Michelle, ma chère enfant !... » Bref, nos phrases incohérentes avaient sans doute un pouvoir mystérieux, car, quelques minutes plus tard, j'avais embrassé

sur les deux joues votre charmante petite amie et elle m'emmenait dans son appartement particulier, qui, meublé aussi bizarrement que le reste du logis, avait pris, grâce à elle, une originalité séduisante...

« Mon ami, je crois que l'enfant devinait bien vraie et bien forte la sympathie qu'elle éveillait en moi; toute fière et un peu fermée — comme vous me l'aviez annoncé — qu'elle est, elle a accepté l'invitation de venir passer quelques jours près de moi, à Fontainebleau. Elle arrive demain. Et je compte sur vous, dès lundi, pour que vous m'aidiez à trouver le chemin de cette jeune âme que je sens trop délicate pour ne pas craindre de la froisser sans le vouloir...

« Vous viendrez, n'est-ce pas ? ... »

« Vous viendrez ! » Dorient laissa retomber la lettre. Oui, il était venu. Et, tout à coup, cette lettre, relue par hasard, ressuscitait vivant le souvenir de cette visite à Fontainebleau; son arrivée sourdement inquiétée par la crainte de ne plus retrouver *toute* la Michelle de Jersey et d'Avranches, — ce que son égoïste sagesse eût dû souhaiter pourtant. — Puis, quand il atteignait le petit perron fleuri de chrysanthèmes, l'apparition inattendue d'*Elle* qui venait à lui, les deux mains tendues, l'accueillant du sourire lumineux de ses yeux, de sa bouche fraîche dont il connaissait maintenant jusqu'aux plus fugitives expressions... Et ensuite les heures charmantes de causerie avec elle et Mme Dustal; avec elle seule aussi, dans l'allée de la forêt où elle marchait auprès de lui comme pendant leurs joyeuses promenades à Jersey, tandis que Mme Dustal les suivait en voiture... Avec quelle confiance elle lui avait dit la douceur qu'elle éprouvait à se sentir adoptée par sa nouvelle famille; avec quels mots jaillis du cœur, dans leur simplicité, leur discrétion délicate, elle lui avait laissé entrevoir le souvenir qu'elle gardait de l'intérêt qu'il lui avait montré en la circonstance... Comme il avait eu longtemps dans l'oreille, dans l'âme, dans tout l'être, l'accent dont elle lui avait dit, dans la minute du départ : « Merci, mon ami ! », donnant à lui seul, une seconde, la flamme attirante et chaude de ses yeux

de pureté qui, eux aussi, parlaient dans leur mystérieuse langue...

Brusquement, il secoua les épaules, dans un mouvement instinctif, pour fuir la hantise qu'il avait appris à connaître. Car c'était vainement qu'il s'était jeté corps et âme dans la vie de fièvre, de travail, de dilettantisme curieux de tout connaître, de tout sentir, de tout goûter, qui lui était chère depuis des années. Il ne parvenait plus à penser, avec un détachement sceptique, à la blonde créature qui, pour lui, ne ressemblait à nulle autre. Était-ce donc parce que, trop souvent, il la voyait, maintenant qu'elle habitait chez Mme Dustal, qui, après l'avoir eue quelques semaines auprès d'elle à Fontainebleau, n'avait pu se résoudre à la laisser repartir, et avait obtenu de Mme Gosseline qu'elle la lui confiât, à elle qui n'avait pas d'enfant ?

Était-ce aussi parce que, le connaissant plus, et ne se sentant plus seule, elle se montrait moins fermée, et lui permettait de pénétrer plus avant dans son intimité morale, lui découvrant ainsi, inconsciemment, toute sa personnalité originale, étonnamment développée, dont les imprévus l'attiraient comme un aimant invincible...

Était-ce, enfin, parce qu'il la sentait toujours, malgré tout, insaisissable, qu'elle s'enfermait avec lui dans ce personnage d'amie, d'une séduction irritante, éveillant sans cesse en lui le désir de savoir comment elle le jugeait...

— Si j'étais sage, j'enverrais tout bonnement les billets à Mme Dustal, et je ne risquerais pas de la voir, songea-t-il avec une sorte d'impatience, en constatant que, de nouveau, sa pensée lui échappait. Il est vrai qu'elle sera, sans doute, à Colonne avec sa tante.

Mais, sans se l'avouer, il espérait bien l'entrevoir, tout au moins avant son départ pour le concert, car il hâta si bien sa marche que deux heures sonnaient quand il arriva rue Murillo.

— Madame est encore là. Si monsieur veut entrer, je vais demander si madame reçoit, répondit le valet de chambre à sa question.

HENRI ARDEL.

(La suite au prochain numéro.)



Pensées et Maximes

Se reprendre, se retrouver soi-même après les chagrins et les épreuves; reconstituer la statuette intérieure qu'on s'était faite de soi, intacte et droite, sans vaines paroles ni gestes inutiles; la garder, cette image de jeunesse, aux plus dures crises, pour s'efforcer de lui ressembler comme un reflet de miroir jusqu'à la fin. Voilà, pour beaucoup de femmes, de quoi se consoler et s'appliquer encore.

Mme ALPH. DAUDET.



Causerie de Quinzaine



L'ÉTÉ, chères amies, est certainement la saison où la statuomanie sévit avec le plus d'intensité, les réunions en plein air sont faciles et agréables, le décor est riant, la nature se met de la fête, enfin, tout concourt à la réussite de ces réunions estivales que la presse patronne avant, pendant et après. Grandes et petites célébrités sont, tour à tour, pour un moment, ressuscitées par des procédés différents, depuis la grande statue en pied jusqu'à la modeste effigie, en passant par le buste; lorsque le sujet principal est un peu maigre, on l'étoffe par des accessoires qui peuvent parfois donner le change : on aperçoit une grande femme fort élégante, étendue sur un divan :

— Quelle est la femme auteur ainsi représentée ?

— Ne vous y trompez pas, cette femme est un être impersonnel, la Parisienne qui prenait plaisir à lire les ouvrages de l'auteur dont le buste de taille moyenne couronne le monument.

Alors que la statue, le buste ou l'effigie chôme, ou se réfugie dans les centenaires : centenaires de naissance, de mort, il y en a pour toutes les dispositions d'esprit. Là encore, nous avons diverses formes de manifestations : lorsque le défunt qu'on veut honorer a encore des descendants, ils trouvent des orateurs, leur apportent des documents inédits et réveillent les souvenirs endormis à grands coups de tam-tam, la fête prend un caractère solennel. Il en va autrement quand c'est un petit comité qui prend la chose en mains; quelques fidèles se réunissent sans grand fracas, on débute par contempler la maison de Paris où vécut le grand homme, puis, quand le trajet n'est pas trop compliqué, on passe à la maison de campagne où il se reposait de ses labeurs. Là, si les orateurs font défaut, on se contente de lire quelques fragments de ses œuvres, deux ou trois sonnets sont récités et tout finit par un déjeuner plus ou moins champêtre; c'est une journée de campagne un peu

teintée de littérature, et on estime que la grande ombre doit être satisfaite.

Pour de plus lointains voyages, il est une invention moderne, infiniment plus géniale, ce sont les congrès; impossible de vous les énumérer, ils sont trop.

— Mais, me direz-vous, pour faire partie d'un congrès, il faut nécessairement avoir une spécialité quelconque, savoir quelque chose à fond, ou bien appartenir à un pays désigné : pour avoir le droit de retourner au lieu de sa naissance, à Toulouse en Toulousain, il faut sans doute y être né ?

— Nenni, chères lectrices, s'il est des congrès qui exigent patte blanche, il en est beaucoup d'autres où une simple cotisation donne droit de cité et participation à tous les avantages de l'association. On vous offre, par exemple, de visiter un pays très curieux, d'assister à des fêtes attrayantes, le tout en vous rendant au Congrès de l'histoire anecdotique. — Ne cherchez pas, ce titre est fantaisiste, nous ne faisons pas de réclame.

Vous répondez : — J'ai su tout juste ce qu'il fallait d'histoire pour passer mes examens; depuis, j'ai un peu oublié; quant aux anecdotes, je ne les emmagasine pas, un sourire, un moment d'amusement et c'est fini.

— Ne vous embarrassez pas de si peu, versez vingt francs à la caisse de l'association et vous aurez la teinture d'histoire que nous réclamons. On vous tiendra quitte des anecdotes, vous voyagez à moitié prix, aurez des facilités de séjour et serez conviés à toutes les fêtes auxquelles on invitera ceux qui savent quelque chose.

Est-ce assez tentant? aussi les congressistes sont-ils de plus en plus nombreux, surtout lorsque les ménages sont admis, le jour n'est peut être pas loin où la famille entière pourra voyager ainsi; en cette fin de siècle, tout est prétexte au mouvement, au déplacement, au voyage rapide. On fixe ses souvenirs, grâce à ces petits kodak que presque tous portent en bandouillère, pendant que s'entassent dans les fourgons à bagages les encombrantes bicyclettes.

On demandait à quelqu'un pourquoi il appelait jumelle cette petite machine instantanée qui ne ressemble que de si loin à une lorgnette, et dans laquelle on regarde à l'intérieur.

— Jumelle, répondit-il, peut-être parce qu'elle est sœur de la vérité.

Un peu trop sœur de la vérité, car ces instantanés nous jouent quelquefois d'horribles tours, les frères malicieux nous saisissent toujours dans les moments où nous sommes moins gracieuses, quelquefois un peu ridicules. Le fameux : « Ne bougeons plus » est absolument suranné, on nous prend en pleine vie, dans les occupations les plus bourgeoises, sans aucune préparation de notre part; or, avez-vous remarqué l'effroi qui saisit les créatures les plus innocentes, lorsqu'on leur dit à brûle-pourpoint : — Je vous ai vue l'autre jour sans que vous m'aperceviez.

— Où? Quand? Que faisais-je?

On n'était jamais tranquille d'avoir été observée à l'improviste; plus un moment de repos depuis que le kodak perpétue nos moindres gestes.

A propos d'agitation, un peu de trouble règne, paraît-il, au camp des blondes; un physiologiste anglais annonce qu'à bref délai, il n'y aura plus que des brunes, les blondes auraient cessé de plaire ou, du moins, plairaient moins. Une statistique scrupuleuse a établi que, dans le Royaume-Uni, sur 100 blondes, 53 seulement parviennent à se marier, tandis que, sur 100 brunes, 79 trouvent un époux.

Il paraîtrait, du reste, que la disparition des blonds a depuis longtemps commencé; dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, il est souvent fait mention de guerriers et de femmes à cheveux blonds; les Grecs ont maintenant les cheveux noirs; nos ancêtres, les Gaulois, étaient un peuple blond; actuellement, chez nous, le brun domine; le nombre des bruns augmente sensiblement en Allemagne, en Suède et en Angleterre. Dans ce dernier pays, on trouve aujourd'hui 3 bruns pour 2 blonds. Cependant, ne prenez aucune alarme, jolies petites blondes qui me lisez, je me demande s'il y a un mot de vérité dans ce que je vous transcris, et si ce n'est pas une réclame de coiffeur désireux de transformer les nuances.

J'ai nommé tout à l'heure l'*Odyssée*; vous savez la grande nouvelle, chères amies, on ne nous jettera plus à la tête qu'aucun poème épique n'est sorti d'un cerveau féminin; un autre Anglais, Samuel Butler, écrivain cette fois, a déclaré dernièrement que l'*Odyssée* était l'œuvre d'une femme. Homère a joui trop longtemps d'une gloire qui ne lui appartenait pas. Les preuves que donne l'écrivain anglais ne sont peut-être pas irréfutables, ayons donc le triomphe modeste; il m'a pourtant toujours paru que la description de la lessive de Nausicaa avait un caractère de grande authenticité, et était assez *vécue*, comme on dit aujourd'hui : « Elles saisirent de leurs mains, dans le char, les vêtements, qu'elles plongèrent dans l'eau profonde, les foulant dans les lavoirs et disputant de promptitude. Et, les ayant lavés et purifiés de toute souillure, elles les étendirent en ordre sur les rochers du rivage... Et les vêtements séchaient à la splendeur de Hélios. »

A part Hélios, qui n'est pas toujours de la fête, comme nos lessives ressemblent encore à celle-là!

.*.*

Cette causerie va vous trouver en pleines vacances, chères lectrices, soit au haut des monts, le bâton de l'alpiniste à la main, soit au bord de la mer. On dit que l'Océan a moins attiré cette année, mais les petits le préfèrent à tout, et y entraînent les grands. On pêche maintenant en costume de bicycliste, cela peut être pratique, mais me semble moins coquet que les robes de pêcheuses, que nous confectionnions en drap rouge ou noir, avec applications de galons du meilleur effet.

Ce temps des vacances est souvent une épreuve pour les grandes sœurs; je conviens que les colégiens sont parfois un peu insupportables, mais n'oubliez pas qu'ils prennent leur revanche de dix mois de contrainte, et soyez bien gentilles pour eux. Admettez-les à votre tennis, quitte à perdre par leur faute, et lorsqu'il pleut et que vous les voyez le nez aux vitres, l'air tout déconfit, laissez là lecture attachante, l'ouvrage commencé, la peinture ébauchée, et mettez-vous à les distraire. C'est dans ces conditions que, l'autre jour, j'ai cherché, dans une ancienne revue, un choix de *lapses* de nos écrivains qui a provoqué les rires de nos écoliers captifs; en voici quelques-uns, d'abord de *** le légendaire : « Sa *main* était froide comme celle d'un serpent. » Et encore : « Ah! s'écria-t-il en portugais; » comme pendant, on citait cette phrase de Paul de Saint-Victor : « Ézéchiél... transcrit et commente un verset sacré. Il lit d'un œil, il écrit de l'autre. » Nous avons trouvé aussi cette phrase d'un roman-feuilleton :

— Fuyez, fuyez, comtesse; vous trouverez à la porte du parc deux chevaux sellés, dont voici la *clef*. » Un grand écrivain décrit des colosses égyptiens : « Leurs pieds sont grands comme cinq des *miens* ! » Combien avait-il de pieds?

Nous lisons encore : « Les personnes riches se servent de téléphones dont la tablette est en bois de boule. »

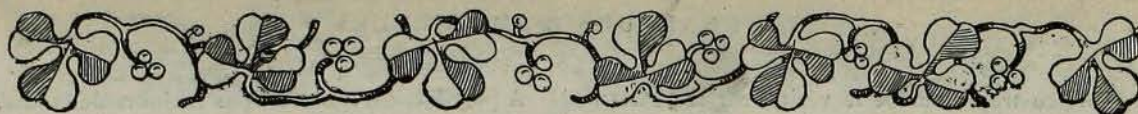
On avait cru jusqu'ici que Boule était un ébéniste, et non un bois.

Ceci échappe à un chroniqueur théâtral : « On désirerait, dans le *chant* de M^{lle} Gilberte, plus de légèreté de *main*. »

Enfin, terminons par cette phrase découpée dans un journal sérieux : « Ces projets *éclos* dans les ministères, et *couvés* par leurs auteurs, n'arrivent jamais à *bon port*; leurs *lambeaux* jonchent les couloirs. »

Après cela, tirons l'échelle, sans jurer toutefois de ne rien ajouter nous-mêmes à cette collection de *lapses*; au besoin, prévenez-nous.

EDMÉE.



DEVINETTES

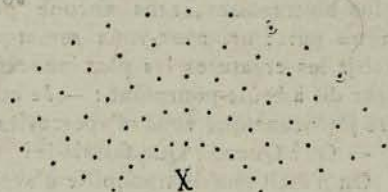
Mots en éventail

Autour de l'éventail : Poète charentais.

Lettre commune à tous les mots et les finissant : X.

De gauche à droite : Habitation princière. — Amphithéâtres romains. — Etablissements industriels. — Qui suit Matines. — Chien de chasse. — Jeu. — Chaque médaille a le sien. — Oraison. — Planète découverte par Herschell. — Ville d'Indre-et-Loire. — Hélas! sans elles, pas de roses! — Avec Jeanne d'Arc défendit Orléans. — Substance odorante.

(Une Charentaise.)



Mots en cornet

Verticalement, en haut : Une déesse et le célèbre temple qui lui fut consacré.

En bas : Philosophe. — Terre glacée, cruel lieu d'exil.

Diagonalement, à l'intérieur : Le père de la fable. — Ville de Palestine.

Énigme

Invisible matière,
J'ai mes jours de colère
Et mes heures de caresse :
Je brise ou bien je berce.

(Brin de varech.)

Mots en triangle

Un sacrement. — Plante verte. — Outil de menuisier. — Entouré d'eau. — Verbe au subjonctif. — Le tiers d'une galette. — Fin de l'année.

(Antoinette Harlé.)

Mots en trident

Verticalement : Ennemie du cultivateur. — Célèbre astronome. — Signe de l'intelligence quand il est large et élevé.

Horizontalement : Un sage. — Ce qui n'est pas parlé. — Au navire.

Mots en carré

Un très courageux et très fort animal. — Habitude. — Habitant du pôle Nord. — Canal souterrain. — Pour le campement.

(Une ancienne abonnée.)



EXPLICATION DES DEVINETTES DE JUILLET

Vers célèbres : Les Trois jours de Christophe Colomb, de Casimir Delavigne.

Proverbe : Chacun sait où le bât le blesse.

Mots en hélice :

COLON
OUIR
LIN
OR
NN
LE
TEST
LEST
NETTE

Métagramme : Lire, Sire, Rire, Dire, Pire, Vire.

Mots en croix :

N
A
CINÉRAIRE
C
I
S
S
E

Mots en parallélogramme :

S A P H O
M A N I E
M A R I N
H E L A S

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie}, 41, rue de la Victoire.